

Introduction

DE L'IDÉE À L'ACTION

La science s'efforce d'introduire dans la multiple diversité des apparences toute l'unité possible ; il lui importe de trouver partout où elle opère un phénomène qui lui serve de commune mesure à beaucoup d'autres. Ainsi la physique a pu faire du mouvement, sous l'espèce des vibrations, non seulement la commune mesure de ces diverses qualités que sont les couleurs du prisme, mais encore la commune mesure de phénomènes aussi disparates que le son, la lumière, les ondes du sans-fil. La détermination de cette commune mesure, de ce *phénomène étalon*, est une étape essentielle dans le développement d'une science. Aussi bien n'a-t-elle pour accoutumé d'aboutir qu'après maints tâtonnements (et l'on se souvient, par exemple, des « éléments » des physiques anciennes).

En outre, il y a dans ce choix une part de convention : il importe seulement de s'arrêter à la convention la plus opportune, ou comme eussent dit les pragmatistes, la plus « commode ». Mais il se peut fort bien qu'avec le progrès des connaissances de nouveaux étalons, à un moment donné, deviennent plus opportuns que ceux qui avaient fait leurs preuves jusque-là.

Or, la psychologie, elle aussi, a besoin d'un phénomène étalon. La recherche de celui-ci est passée, au cours des derniers siècles, par plusieurs étapes.

Descartes propose comme étalon l'*idée* claire et distincte ; et les autres phénomènes, soit moins intellectuels, soit moins clairs, qui peuvent peupler et agiter une âme, doivent dès lors se reconstituer en termes d'idées. Ainsi les sentiments ne seront

que des idées confuses ; les faiblesses et les erreurs de notre volonté ne seront dues qu'à l'infirmité de notre entendement.

Au siècle suivant, un Condillac propose un tout autre étalon, qui est la *sensation*. Sa statue imaginaire s'éveille à la vie dans une seule « odeur de rose ». La sensation devient une sorte d'atome dont les combinaisons diverses produiront la pensée et tous les phénomènes de l'esprit. Ce point de vue domine toutes les psychologies sensualistes et associationnistes.

L'opposition des deux grands courants de la psychologie classique, rationalisme et empirisme, ne pourrait-elle pas, en somme, se ramener à une divergence dans le choix de l'étalon, qui est l'idée dans le premier cas, la sensation dans le second ?

Mais en sommes-nous réduits à cette alternative ?

À la vérité, il est remarquable que rationalisme et empirisme subirent tous deux, dans les deux derniers siècles, une évolution analogue et qui pourrait bien leur ménager un accord, en les amenant l'un et l'autre à s'arrêter à un nouvel étalon.

Le pas décisif dans l'évolution du rationalisme fut accompli par Kant, avec l'appel à la *raison pratique* comme à une dernière instance plus décisive que la raison même. Cela revenait à placer la volonté à la racine des choses, et c'est bien là l'idée qui, à travers les successeurs immédiats de Kant, viendra s'épanouir dans la philosophie d'un Schopenhauer, et jusque dans la doctrine d'un Secrétan ou dans le finalisme d'un Lachelier.

Dans le même temps, une autre direction de la pensée philosophique se détourne du rationalisme sans pourtant rejoindre l'empirisme franc ; car elle s'attache, plutôt qu'aux données des sens, à celles du sens intime. Or, les philosophes de cette lignée aboutissent, de leur côté, à placer à la base de la conscience des éléments d'activité. C'est Maine de Biran qui appuie la conscience sur l'*effort* ; c'est, plus près de nous, Bergson, qui la dérive de l'*élan vital*.

Que si nous nous tournons vers le pur empirisme, dont le principe cardinal était en dernière analyse une manière d'« atomisme » psychologique, nous le voyons modifier singulièrement les caractères de son « atome ». Après les progrès de la biologie, après la théorie de l'évolution, il devenait difficile, en effet, de considérer la sensation comme un phénomène « élémentaire ». Si l'on descend l'échelle des êtres jusqu'aux organismes les plus simples, on ne trouve plus d'organes des sens, mais on constate

des « tropismes », des réactions motrices déterminées à des excitations définies. L'on se demande alors si la *réaction motrice* ne serait pas chose particulièrement simple, et si la « réponse » instinctive, très proche elle-même du réflexe, ne serait pas un « élément » plus fondamental encore que la sensation. Toute la « psychologie scientifique » moderne qui, en tant que scientifique, était tenue de garder, du moins comme méthode, le point de vue « atomiste » de l'empirisme, a cessé néanmoins d'être un empirisme, si l'on définit celui-ci comme fondé sur la sensation : elle se fonde sur les actions ou réactions de l'être. Le béhaviorisme américain (Watson) a récemment poussé cette attitude jusqu'à l'extrême en réduisant la psychologie à l'étude des seules réactions extérieurement observables.

Certes, nous ne nous dissimulons pas que les directions de pensée représentées naguère par le rationalisme et l'empirisme classiques subsistent et demeurent divergentes (peut-être s'agit-il de deux tempéraments d'esprit, irréductibles). Mais il est intéressant de les voir converger au moins en ceci, qui est essentiel : c'est que toutes deux aboutissent aujourd'hui au choix d'un étalon, qui est de l'ordre de l'*activité*. On pourrait dire que, dans les deux derniers siècles, entre les attitudes traditionnelles du rationalisme et de l'empirisme, s'est peu à peu dessinée une attitude nouvelle, un *activisme* (si l'on nous passe ce terme) qui, s'il prenait une pleine conscience de lui-même, finirait peut-être par signifier un accord des deux autres points de vue.

Et si l'on transpose le débat sur un autre plan, en demandant quel est l'*objet* de la psychologie, on pourra dire que, pour le rationalisme, la psychologie était la science de l'« âme » ; que pour l'empirisme elle fut la science des « états de conscience », mais qu'aujourd'hui elle tend à devenir la *science de l'action*.

À bien prendre, cet « activisme » est déjà implicitement contenu dès le XVII^e siècle, dans le dynamisme de Leibniz, cet étonnant précurseur que nous retrouvons à l'entrée de toutes les avenues de notre psychologie moderne. Mais il ne fallait pas moins de deux siècles de réflexions et de recherches pour expliciter pleinement les puissances de cette riche pensée métaphysique, et repartir à sa rencontre, sur divers points, par des voies plus concrètes.

C'est avec Ribot, semble-t-il, que la psychologie prit pour la première fois une claire conscience de cette nouvelle orientation. On ne saurait trop souligner l'importance de ce moment, et le mérite de Ribot, qui sut fonder la psychologie sur la *tendance*, c'est-à-dire sur la disposition de l'être à certains actes déterminés. La tendance se traduit à la conscience par la poussée affective, par le « désir » et c'est ainsi qu'elle rend compte de tous les sentiments (que Spinoza déjà pouvait ramener à des modalités du désir) ; quant à la vie intellectuelle, elle repose sur l'acte d'attention, et l'attention va dans le sens de ce qui nous intéresse, c'est-à-dire encore dans le sens de nos tendances. Ainsi la tendance apparaît comme une base commune aux divers phénomènes ressortissant aux trois « facultés de l'âme ».

C'est sur les principes posés par Ribot que Pierre Janet put édifier peu à peu cette subtile psychologie de la « hiérarchie des tendances », qu'il donne de plus en plus résolument comme une « psychologie de l'action¹ ». C'est ici un effort très systématique et cependant très nuancé pour exprimer en termes d'action tous les phénomènes psychologiques. Ainsi la perception résulte de « tendances suspensives à activation échelonnée » (ce qui rejoint d'ailleurs une théorie bergsonienne de la perception) ; la mémoire procède d'un acte de « commandement aux absents » ; les sentiments sont des « régulations de l'action » : par exemple, il y a joie (trionphe) quand on a mobilisé pour l'action un excès de forces et que le surplus se décharge « en feu d'artifice ». Les faits intellectuels eux aussi seront étudiés en fonction de l'action. « La croyance n'est au fond qu'une promesse d'action. Vous dire que je crois à l'existence de l'Arc de triomphe, c'est vous promettre de vous y conduire, et la croyance n'est psychologiquement complète et vérifiable que lorsque la promesse impliquée est effectivement réalisée, quand j'ai fait matériellement l'acte de vous y conduire, quitte à éprouver une déception si je me trompe². »

Ainsi la psychologie devient une science « de l'action » ou « de la conduite » et c'est bien ce qui lui peut conférer cette objectivité à laquelle elle aspire depuis longtemps : car la conscience sera toujours un fait subjectif ; seul le retentissement de la conscience dans l'action (qui comprend aussi, hâtons-nous de le dire, le langage) lui assure indirectement une manière d'objectivité.

Si l'on y regarde d'un peu près, on s'aperçoit que c'est également sur les principes fondamentaux posés par Ribot que s'est construite la psychanalyse de Freud, ainsi que j'ai eu l'occasion de le développer à deux reprises³. Ce n'est pas diminuer la signification de Freud, qui est considérable, que de lui reconnaître un précurseur de la qualité de Ribot. Tous deux ont placé à la base de la vie psychologique la tendance (car si Freud l'appelle tantôt *Wunsch* — désir —, et tantôt *Trieb* — poussée instinctive — il ne faut point se méprendre à ces variations du vocabulaire). Tous deux ont compris en outre que ce point de vue *déplaçait le centre de gravité de la psychologie* : celui-ci cessait de porter sur la conscience, car les tendances auxquelles on faisait appel pouvaient être « inconscientes ».

Cette solidarité des notions de tendance et d'inconscient, posée par Ribot, a pris dans la psychologie, depuis Freud, une importance si prépondérante qu'il vaut la peine de nous y arrêter. Les deux premiers chapitres de notre ouvrage envisageront sous cet angle le problème de l'inconscient. Il est à présumer que cette étude nous permettra de poser mieux le problème fondamental de la psychologie : la détermination même de sa nature et de son objet.

*

Nous serons, on le verra, amené à admettre et peut-être à délimiter et préciser la conception de plusieurs auteurs modernes selon lesquels cet objet est de la nature de l'« action ». Lorsque d'ailleurs toute la pensée d'une époque, par des voies indépendantes, s'achemine vers une même conception, il est à présumer que ce mouvement a des raisons profondes et qu'on ne saurait guère le répudier.

Cependant, il est permis de chercher à ne pas s'y perdre, à le contrôler, à dépister ce qu'il peut avoir de contingent, à le situer à sa juste place. Il ne faudrait pas croire en effet que l'acceptation d'une théorie par une époque procédât de la pure logique. Elle tient au contraire à bien des conditions historiques et sociales. Ce n'est point un hasard si le primat de la sensation apparaît au XVIII^e siècle, qui est « sensuel » aussi ailleurs qu'en philosophie et qui va bientôt s'adonner au culte romantique de la « sensibilité » ; ou si le primat de l'action s'affirme en nos jours de sport, d'indus-

trie et de réalisation forcenée. Mais les origines humaines, trop humaines, d'une idée ne sont pas une condamnation de cette idée, et si celle-ci se révèle féconde pour la connaissance, nous devons l'admettre sur le plan de la connaissance. Nous devons seulement savoir, et savoir dire, qu'elle n'entraîne pas nécessairement notre adhésion à ces contingences dont elle est issue. Dans l'occurrence, admettre le primat de l'action en psychologie ne saurait nous contraindre à admirer sans réserve l'esprit moderne jusque dans sa brutalité et son bas affairisme ou à sous-estimer aucunement la valeur de la pensée et de la vie intérieure. Nous devons seulement être reconnaissants aux contingences modernes de nous avoir suggéré un nouveau point de vue pour étudier avec plus de fruit ces réalités intimes.

Si ce point de vue devait, au contraire, nous détourner de ces réalités⁴, qui sont et resteront — pour autant qu'il faille en croire le bon sens — le domaine royal de la psychologie, nous n'hésiterions pas à conclure que ce point de vue est erroné. Nous ne consentirions pas à une « psychologie de l'action » qui fût incapable d'étudier les faits supérieurs : esthétiques, éthiques ou religieux. Mais ne craignons rien ! Les représentants eux-mêmes du mysticisme qui passe pour le plus contemplatif — celui de l'Inde — nous avertissent du caractère « actif » de leur pensée religieuse. P. Masson-Oursel a su nous rendre attentifs à ce fait que l'Inde n'a pas de psychologies, mais des psychagogies, pas de sciences mais des techniques⁵ :

« Pour le philosophe d'Orient, l'esprit ne se limite pas à la seule intelligence ; [...] l'acte seul assure la valeur de la pensée [...]. La religion n'est ni parole ni doctrine, elle est réalisation. Elle commence avec l'exercice de la faculté de réalisation religieuse [...]. Les textes abondent. Cette idée, commune dans l'Inde, est exprimée sous toutes les formes par Vivekananda [...]. *La religion doit être action pour être religion*⁶. »

Nous admettrons le point de vue de « l'action », dans la mesure précisément où il nous paraîtra être celui qui permet de mieux approcher « l'âme ». Nous l'admettrons dans l'esprit de cette profonde notation d'un philosophe contemporain, que « les moralistes ont toujours été plus près de la conscience, qu'ils voulaient réformer, que les psychologues qui la voulaient observer⁷ ».

NOTES

1. P. JANET, *De l'Angoisse à l'extase*, Alcan, Paris, 1926, vol. I, pp. 212-234.
2. P. JANET, *Les Deux Formes de la volonté et de la croyance*, Rapport au Congrès de philosophie, 1921, p. 158.
3. C. BAUDOIN, *Études de psychanalyse*, Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, 1922, p. 25 et p. 36 et *Psychanalyse de l'art*, Introduction, Alcan, Paris, 1929.
4. Comme c'est le cas pour le béhaviorisme absolu, décidément trop teinté d'« américanisme ».
5. P. MASSON-OURSEL, « L'Inde a-t-elle fait une psychologie ? », in : *Scientia*, Milan, avril 1937, et « Psychagogies indiennes », in : *Action et Pensée*, Genève, septembre 1937.
6. Romain ROLLAND, *Vivekananda et l'Évangile universel*, Stock, Paris, 1930, vol. II, p. 27.
7. Michel SOURIAU, *La Fonction pratique de la finalité*, Alcan, Paris, 1925, p. 245.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i> : DE L'IDÉE À L'ACTION	7
--	---

Première partie INCONSCIENT ET TENDANCES

I. L'INCONSCIENT EST ACTIVITÉ	17
II. LES RÉGIONS DE L'INCONSCIENT	29
III. LES ENSEIGNEMENTS DE LA MENTALITÉ PRIMITIVE	47
IV. LES TENDANCES ET LEUR PLASTICITÉ	61
V. LA COMPENSATION ET SES FORMES PATHOLOGIQUES	75
VI. L'IMAGINATION COMPENSATRICE	89

Deuxième partie ESQUISSE D'UNE THÉORIE DES COMPLEXES

VII. LE DÉPLACEMENT AFFECTIF	99
VIII. DE L'OBJET AU VERBE	109
IX. LA STRUCTURE D'UN COMPLEXE :	
EXEMPLE DU COMPLEXE DE SEVRAGE CHEZ L'ENFANT	119
X. LE POINT DE VUE DE L'ACTION CHEZ JUNG	
ET LA « RÉALITÉ DE L'ÂME »	135

Troisième partie APPLICATION À QUELQUES PROBLÈMES

XI. ESQUISSE D'UNE PATHOLOGIE DU RISQUE	147
XII. INTRODUCTION À UNE SCIENCE DU CARACTÈRE	155

XIII. LA SUBLIMATION	173
XIV. LA PSYCHOLOGIE, LA SCIENCE ET LES HUMANITÉS . . .	181
<i>Conclusion</i> : TENDANCE, CONSCIENCE ET COMPORTEMENT	189
INDEX DES NOMS PROPRES	199
INDEX DES NOMS COMMUNS	201